

Chasseurs de Fourrures

De tout temps, l'homme a recherché les fourrures des animaux pour se protéger contre les intempéries et pour se parer. Le premier vêtement de nos ancêtres ne fut-il pas une peau de bête jetée sur leurs épaules, et aujourd'hui encore les tribus sauvages qui mènent la même existence que les peuplades préhistoriques ne se couvrent-elles pas de la dépouille des fauves dont elles parviennent à s'emparer ? Dès la plus haute

antiquité, les historiens mentionnent les pelleteries parmi les articles d'échanges les plus recherchés et signalaient les longs et périlleux voyages que, pour se procurer ces précieuses marchandises, de hardis trafiquants entreprenaient vers le "Pays des Ténèbres," comme on appelait alors les solitudes glacées du Nord. C'est ainsi que, le XI^e siècle, les Russes pénétraient en Sibérie et qu'entraînèrent par la chasse à la Zibeline, ils conquièrent toute l'Asie septentrionale. De même, à une époque ultérieure, les trappeurs lancés à la poursuite du castor et de la loutre se sont progressivement avancés dans les déserts du Nord-Amérique, et ont préparé la colonisation du Canada. Deux des plus vastes régions de la terre ont été ouvertes à la civilisation par les chasseurs de fourrures.

Aujourd'hui, plus encore qu'aux siècles passés, les pelleteries sont l'objet d'un commerce très actif. Seulement en France, c'est à plus de 80 millions de francs que s'élève la valeur des affaires, auxquelles elles donnent annuellement naissance. Si à ce chiffre on ajoute le montant des transactions en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Australie, bref dans tous les pays de production, le total des échanges concernant la pelleterie doit approcher du demi-milliard. Et, d'année en année, il s'élève rapidement par suite de l'extension de plus en plus considérable de la consommation. Les habitants du pays du Nord ont naturellement toujours besoin de bonnes toisons bien chaudes, pour se protéger contre le froid ; dans nos régions tempérées, où la fourrure ne peut cependant être qu'un ornement, la mode des vêtements de fourrures est, depuis quelque vingt ans devenue générale.

Arrêtez-vous cinq minutes dans la rue principale de n'importe quelle ville, sur le dos des passantes vous verrez défiler les dépouilles de tous les animaux de la création, depuis les soyeux renards bleus et les loutres cosues, jusqu'au vulgaire gibier de gontières ou de garennes—chats ou lapins—plus ou moins habilement teint.

Tous les pays copiant nos modes, dans le monde entier le commerce des fourrures a augmenté dans des proportions énormes, et, pour subvenir aux besoins sans cesse grandissants de l'industrie, la chasse devient de plus en plus acharnée. En 1898, à Londres seulement, près de 7 millions de peaux, 6673815 en chiffres exacts, ont été importées, provenant d'Amérique, d'Australie et d'une

partie de l'Asie. Si à ce chiffre on ajoute les produits de la Russie et de la Sibérie, on peut évaluer à 12 millions le nombre des animaux massacrés cette année-là. Et de pareilles hécatombes sont pratiquées depuis des siècles !

Cette poursuite sans pitié a eu pour conséquence naturelle la diminution de quelques espèces. Ainsi la loutre de mer, qui fournit une toison particulièrement prisée, après avoir été jadis extraordinairement abondante sur la côte nord-ouest de l'Amérique, est revenue très rare. De même le castor, cet amphibie si intelligent, aux mœurs si curieuses, qui vit en colonies et sait construire de véritables cités lacustres, avec la science d'un ingénieur. Commun autrefois dans toute l'Europe, il a presque disparu de nos régions et aujourd'hui ne se rencontre plus qu'au Canada.

En général cependant, loin d'accuser une diminution, les statistiques enregistrent une hausse très sensible dans le produit de la chasse. Peut-être, il est vrai, cette augmentation doit-elle être attribuée à l'acharnement des trappeurs et non pas à un accroissement des espèces. Aujourd'hui que les prix sont élevés, le gibier est traqué avec plus de persévérance et poursuivi jusque dans ses plus secrètes retraites. D'ailleurs, par ses variations, la mode, qui cause la mort de tous ces animaux, apporte elle-même des tempéraments à la poursuite dont ils sont l'objet. Pendant plusieurs années consécutives, telle fourrure est particulièrement recherchée. C'est alors que tuerie sans merci ; puis, le goût se portant sur une autre pelleterie, l'animal jusque-là massacré sans pitié connaît une tranquillité relative, et, pendant ce temps de repos, l'espèce peut se reconstituer.

Quels sont les animaux qui fournissent les milliers de peaux nécessaires à l'industrie de la pelleterie ? De quels pays proviennent-ils ? Par quels moyens sont-ils capturés et par quelles voies leurs dépouilles parviennent-elles jusqu'à nous ? C'est ce que nous allons examiner.

Avant d'arriver sur notre dos, les fourrures accomplissent de longs voyages, et coûtent aux chasseurs les plus cruelles souffrances. Les élégantes ne se doutent guère des privations et des dangers que les coureurs des bois doivent affronter pour leur procurer ces gracieux ornements de leur beauté.

D'une manière générale, on peut dire que, de nos jours, toutes les bêtes dont le corps est revêtu d'une toison quelconque sont traquées sans merci, le lion comme le lapin, le singe comme le chat, le renard comme le phoque, la martre comme le loup, l'ours comme la loutre, les animaux de la zone polaire comme ceux des terres équatoriales, les mammifères terrestres comme les amphibiens. Le catalogue des animaux à fourrures comprend plus de 400 espèces ou variétés. Et, pour fournir le contingent de pelleteries aujourd'hui nécessaires aux besoins de la mode, tous les pays du monde sont mis à contribution. La Chine expédie les chèvres du Thibet et des zibelines, le Japon expédie des martres et des blaireaues, l'Amérique